

Notes de lecture

Volume 1, Number 2, March–April 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59626ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1959). Review of [Notes de lecture]. *Liberté*, 1(2), 108–116.

Quatrième dimension, YANNIS RITSOS. Ed. Pierre Seghers, Paris, 1958. Coll. "Autour du monde", no 47, 57 p.

Cette collection est née en 1951 d'un vaste mouvement de curiosité qui portait le lecteur français d'après-guerre à faire connaissance avec le nouveau visage du monde. Entraînée par ce mouvement, elle lui a donné un aliment régulier et l'a fortifié. Des noms comme ceux de Rafaël Alberti, Fernando Pessoa, Dylan Thomas, Nicolas Guillen, Jorge Guillen, Carl Sandburg et Langston Hughes, pour ne pas parler de Brecht, étaient prononcés auparavant. Maintenant, on peut déjà se faire une idée de leurs oeuvres. "Autour du monde" a donné une impulsion que des revues, des essais, des anthologies récentes ont poursuivi, voire élargi.

Il y a évidemment la traduction...

Elle est parfois maladroite. Ou insuffisamment efficace. Lourde et peu adéquate dans le cas de Dylan Thomas. Quant à Ritsos, peu française en quelques endroits. Il est vrai qu'une bonne traduction est une re-création, qu'elle est aussi exigeante que la poésie, et que les grands traducteurs sont aussi rares que les grands poètes.

Cela est regrettable. Pas assez cependant pour cacher les qualités de la poésie de Ritsos.

Quatre longs, magnifiquement longs poèmes. Magnifiquement dans le sens de la somptuosité.

"La Sonate du clair de lune", "La Fête des fleurs", "Limpidité hivernale" et "Chronique". Quatre chroniques en fait où l'auteur inscrit humblement, avec l'humour des poètes, la richesse des actes et des rêves d'hommes très ordinaires. Le langage est serviteur de ces hommes. Il a leur limpidité un peu trouble, leur naïveté perspicace, leur diversité. Il se raconte sans fin — c'est l'écheveau de laine ou l'interminable "rollet" des très anciennes chroniques; il crée à la chronique la vie véritable qui n'accepte pas de finir. Le poème ne se termine pas. Ou s'il le fait, ce ne peut être qu'en son milieu. Tout est dit: c'est-à-dire que tout n'est pas dit et ne le sera jamais. Un petit coup sec, une escapade qui fait le poème se prolonger. — Ses reprises de récit, ses répétitions, son talent à conter, cette pensée qui s'enfonce dans une parenthèse infinie et qui, sans jamais la clore, retrouve le récit à un détour inconnu — mais pouvait-il être différent de celui-là —, cette élocution propre à l'idée qui fuit et que vous n'avez jamais le temps de rattraper, mais que le poème saisit à l'embuscade..., cela, et une surprenante imagerie puisée à la foire des sentiments et des ustensiles, — le langage s'étale au milieu des clous rouillés et cela fait un poème que vous avez envie de donner au voisin que vous aimez —, cela, qui est le continu,

et tout le reste, créent le mouvement discontinu de l'existence. Voici donc la quatrième dimension. Par elle, les hommes sales, les hommes à petites affaires et ceux qui ont du cambouis à leur vie, s'établissent dans leur pureté.

Du théâtre, cette poésie. Une action, un décor, une indication scénique pour la place de la parole. Des personnages multiples, mais dont le jeu se visualise dans le geste parlé d'un seul ac-

teur. Le poème dramatique aux premières origines du théâtre.

Du théâtre, donc. Mais il faut beaucoup plus d'espace. Il faut le cinéma. C'est du cinéma psychologique que l'on regarde sur la façade extérieure des maisons, avec toute la rue pour soi. On dit: c'est beau comme le cinéma. On est bon public, très naïvement, on est content de l'être.

Michel van Schendel

Vers le Soleil, AÏ-TS'ING, Pierre Seghers, Ed., Paris, 1958. Coll. "Autour du monde", no 48, 79 p.

Le poète chinois Wen Yito déclarait, après 1920, que le jeune poète doit être le "tambour des temps modernes", et il ajoutait: "Il n'y a plus ni son de luth, ni demi-notes, ni arpège délicat; chaque phrase est simple, pleine de force, terriblement sérieuse. Les phrases courtes et solides s'avancent au bruit du tambour: elles percent nos oreilles et sont saccadées comme les battements de nos coeurs. Vous pouvez dire que ce n'est pas de la poésie, mais si vous le dites, c'est que vos oreilles sont habituées aux cordes du luth et sont devenues trop délicates". (Jean Monstereet, "Sommets de la littérature chinoise contemporaine" — Paris — Ed. Domat, 1953. Coll. "Connaissance de l'Est", 166 p.) C'est un peu ce que donne à penser la poésie d'Aï-Ts'ing. Du

moins c'est ce qu'elle a dû évoquer pour le traducteur Li Che-Houa. L'adaptatrice Alice Ahweiler (qu'on se rappelle sa belle traduction du "Chant Général" de Pablo Neruda), s'est appliquée à retrouver en français une simplicité peut-être correspondante. Mais il reste que cette oeuvre est traduite dans une langue dont les possibilités d'écriture et de signification sont à l'opposé de celles du chinois, et qu'elles sont moins complètes. Nous ne pouvons être juges de la densité poétique — corps et âme — du recueil qui nous est proposé.

Aï-Ts'ing a vécu en Occident, aux alentours de 1925. Il ne semble pas que sa poésie en ait retenu de substantielles influences. Était-ce d'ailleurs nécessai-

re? Notons seulement: l'emploi d'une métrique qui s'est apparemment évadée des habitudes prosodiques chinoises; de simples références aux noms de Whitman et de Neruda; une parenté d'intention avec Brecht (ceci se rapportant plus spécialement aux tendances politiques d'Aï-Ts'ing). Cette poésie est descriptive et narrative. Par là, elle continue la tradition chinoise. Elle raconte, simplement: on notera les poèmes auto-biographiques. Elles sait être allusive et, selon l'exemple des vieux poètes des périodes Tang ou Song, elle donne force à l'atmosphère de ces poèmes plus qu'à tel ou tel de leurs énoncés. Est-ce la différence de culture? ceux-ci nous paraissent parfois pauvres.

Enfin, elle est moralisante; elle met les points sur les i à la fin du poème, dans un but politique ou autre. Le faisant, cependant, elle demeure chinoise. Depuis la plus haute antiquité, les poètes de l'ancien Empire du Milieu ont considéré que leurs écrits avaient partie liée à la morale de la vie quotidienne. Ils leur ont donné une portée pragmatique qui n'enlève rien à l'acuité de leur vision ni, du même coup, à leur perfection esthétique. Même les taoïstes, bien qu'à rebours de l'attitude officielle, ont agi de cette manière. Les poèmes chinois sont des conseils. Aï-Ts'ing les actualise.

Michel van Schendel

Tolstoï et Gandhi, par MARC SEMENOFF, Paris, Editions Denoël, 1958, 215 pages.

Malgré son indépendance récente et le prestige qu'elle y gagna, l'Inde n'a pas, pour autant, assuré son destin. Qui saurait prédire le chemin qu'elle choisira ou que le sort choisira pour elle? Ses dieux et ses légendes résisteront-ils aux nécessités toujours plus grandes de la technique et de la modernisation de l'économie? Les expériences des colosses qui l'entourent ne menacent-elles pas le miracle qu'entretient, depuis la mort de Gandhi, Vinoba, son chef spirituel?

Ce ne sont là que quelques-unes des nombreuses questions que pose l'Inde d'aujourd'hui. Elles ne sont d'ailleurs

pas récentes, si l'on regarde un peu l'histoire de l'Inde et l'action de ses chefs spirituels et politiques.

C'est pourquoi la collection *Pensée Gandhienne* que dirige Lanza del Vasto aux Editions Denoël doit retenir notre attention. Aux ouvrages déjà parus: *Gandhi et Marx* par Mashrouwala et *Vie de Gandhi*, par Edmond Privat, s'ajoutait récemment un petit livre très étrange *Tolstoï et Gandhi* qui contient surtout des textes de Tolstoï dont plusieurs inédits.

L'influence de l'écrivain russe sur celui qui devait devenir le libérateur de

l'Inde fut considérable. Toute une partie de la doctrine de Tolstoï fut adoptée et mise en pratique par Gandhi, et ce fut avec l'Inde que Tolstoï se sentit le plus en affinité sur le plan spirituel. La correspondance entre les deux hommes ne fut pas longue — Tolstoï avait 81 ans lorsque Gandhi lui écrivit pour la première fois — mais elle porta immédiatement sur l'essentiel. A Gandhi qui lui exposait les problèmes qu'il rencontrait et les luttes qu'il menait au Transvaal, Tolstoï répondit: "*Nous menons, ici, la même lutte que vous lâ-bas: celle de la douceur contre la grossièreté, de la mansuétude et de l'amour contre l'orgueil et la violence*". Ainsi que l'écrit Marc Semenoff dans sa préface. Tolstoï et Gandhi parlaient la même langue du coeur et de l'esprit, en dépit des différences marquées qui séparaient les deux nations.

Mais le texte le plus important du livre, c'est encore cet essai de Tolstoï qui s'intitule *Le Royaume des cieux est en vous*. Dès la première lecture de cette oeuvre, Gandhi en adopta l'essentiel. "*La Russie, disait-il, m'a donné en Tolstoï un maître qui m'a pourvu d'une base raisonnable pour ma non-violence*".

Dans cet essai, Tolstoï expose longuement les principes de sa doctrine de la non-violence, apporte des précisions sur sa conception de la religion et des rapports entre l'Etat, l'Eglise et le Christ ("*le Christ au-dessus de l'Etat et des Eglises*", répète-t-il), insiste sur le travail des mains seul susceptible de fonder une vie normale dans un pays, sur l'interdiction de tuer et la résistance au service militaire. L'enseignement du Christ dans le Sermon sur la montagne n'a pas été suivi, dit Tolstoï, et la prophétie s'est réalisée: la loi

d'amour a été méconnue. Et toute la doctrine de la non-violence ou de la résistance non-violente au mal est tirée de l'enseignement évangélique; c'est le *Satyagraha* tel que Gandhi le définit: "*Le Satyagraha consiste à conquérir l'adversaire en prenant sur soi la souffrance*".

Tolstoï, opposé à la violence, se déclare contre le service militaire; il soutient le droit de l'homme de refuser la citoyenneté d'un pays qu'il considère comme un asservissement à l'Etat; il prétend même que la citoyenneté représente pour le chrétien une renonciation formelle au christianisme. Cette interprétation absurde du précepte évangélique nous fait sourire tout autant que l'idéalisme social de Tolstoï: "*Les hommes travailleront et mangeront le pain qu'ils auront fabriqué. Le pain ne sera ni acheté, ni vendu. La conséquence? Personne ne mourra plus de faim*".

La doctrine sociale du gandhisme appartient à l'histoire du socialisme utopique, selon l'expression de Léon Emery¹ qui ajoute: le socialisme gandhiste s'explique au sommet par la religion, à la base par l'urgence d'une action commune et libre contre l'intolérable misère.

Le livre se termine par un conte de Tolstoï *Histoire d'Ivan le petit sot*, où les hommes parviennent à vaincre leurs ennemis en faisant du bien à ceux qui leur font du mal.

Les textes rassemblés et présentés par Marc Semenoff dans ce livre ne peuvent que contribuer à une meilleure compréhension de l'Inde qui est en marche vers un destin que l'on ne peut encore nommer.

J.-G. P.

¹ Voir *Le Contrat social*, vol. 11, no 3, mai 1958, pp. 129-135.

Le Christianisme face aux théories modernes, VITTORIO MARCOZZI, traduit de l'italien par L. J., Paris. Robert Laffont, 1959, 221 pages.

On ne ferait guère mention de ce livre s'il n'était publié et distribué par un grand éditeur et si l'auteur ne se couvrait de son autorité de professeur à l'Université Grégorienne. De plus, nous avons ici affaire à l'exemple assez triste d'une certaine littérature apologétique, combien nocive, qui prétend mettre au service de la vérité la simplification abusive, la malbonnêteté intellectuelle et la simple cuistrerie. Le procédé est connu. On résume grossièrement la pensée de "l'adversaire" en omettant bien entendu les nuances, le contexte, en grossissant s'il le faut les failles, les ombres, puis on assène une réfutation du genre "deux et deux font quatre" qui règle définitivement son cas. Et de un! Et de deux! Si nécessaire, on confond les plans, les schèmes de référence. Par exemple, l'évolutionnisme, qui est d'abord une théorie scientifique, se trouve réfuté par des raisons qui ressortissent à la métaphysique. (Pourant, on ne demande pas à une théorie scientifique d'être vraie; on lui demande d'expliquer, de façon cohérente, les faits connus). D'ailleurs, ajoute l'auteur, "beaucoup se sentent poussés vers cette théorie (l'évolutionnisme) bien plus par un sentiment de représailles ou de profit que par conviction". C'est ainsi que la charité se met au service de la vérité! Plus loin, un phénomène aussi complexe que l'existentialisme contemporain est mis hors de combat par une démonstration (!) en trois paragraphes de l'existence de Dieu. Quant au

freudisme, son cas est simple. Il n'est qu'une généralisation à partir des confidences faites à Freud par des psychopathes et des obsédés sexuels. Et de trois!

L'auteur va son chemin avec la même assurance indéfectible. Qu'on ne vienne pas dire que la réalité est inconnaissable car il y a les mathématiques, "instrument des plus sûrs pour nous faire connaître la réalité"! Et Jaspers est enfoncé... Bouddha lui, était un "maniaque"... Rien n'est plus affligeant que de voir un cuistre insulter un grand esprit ou salir des choses qui le dépassent. Ainsi chez nous, récemment, un préposé à la Morale a qualifié de "poulet faisandé" une des plus belles oeuvres théâtrales de Mauriac. Quelle bassesse!

C'est Mauriac lui-même qui rappelait que le chrétien, plus que tout autre, doit mettre au service de la vérité une très haute exigence de probité intellectuelle et de charité attentive. Le mensonge, l'à-peu-près, l'incompétence, ne sauraient servir la vérité. Elles la desservent, au contraire. Celui-là qui nous a dit que Mauriac avait écrit un "poulet faisandé" n'a pas diminué Mauriac dans notre esprit. Il s'est diminué lui-même et aussi la cause qu'il prétendait servir. Les chrétiens ont le droit et même le devoir de combattre certaines idées contemporaines. Mais qu'ils le fassent honnêtement. Sinon, qu'on leur refuse l'imprimatur.

A. B.

Les Bâisseurs de cathédrales, par JEAN GIMPEL, Paris, Editions du Seuil, 1958, coll. "Le Temps qui court".

En l'espace de trois siècles, de 1050 à 1350, la France a extrait plusieurs millions de tonnes de pierres pour édifier 80 cathédrales, 500 grandes églises et quelques dizaines de milliers d'églises paroissiales. La France a charrié plus de pierres en ces trois siècles que l'ancienne Egypte en n'importe quelle période de son histoire — bien que la grande pyramide à elle seule ait un volume de 2,500,000 m³.

C'est en ces termes que Jean Gimpel nous introduit à ce Moyen-Age fantastique des bâtisseurs de cathédrales. L'ouvrage est basé sur des documents authentiques, registres ou autres, et les nombreuses illustrations du livre proviennent des carnets personnels des architectes ou reproduisent des plans, des détails des sculptures et des vitraux.

Les cathédrales, on le sait, appartenaient la plupart du temps au Chapitre, assemblée de chanoines qui jouissaient de grands privilèges et échappaient à la juridiction de l'évêque, ce qui n'a jamais empêché celui-ci de participer activement à la construction de la cathédrale. Ce sont vraiment les chanoines qui furent les bâtisseurs de cathédrales. C'est grâce à eux que les travaux ont pu être lancés, que les fonds nécessaires à l'édification des temples ont pu être amassés. C'est le Chapitre qui eut cette idée extraordinaire des tournées de reliques quand se présentaient des difficultés temporaires, tournées qui souvent

conduisaient les chanoines dans les pays voisins.

D'autre part, le travail des ouvriers spécialisés, des professionnels et des manoeuvres n'a jamais été bénévole ainsi qu'en témoignent les archives et la comptabilité de l'époque. Le travail bénévole était vu d'un très mauvais oeil par tous ceux qui gagnaient leur pain sur le chantier.

La légende de l'anonymat des bâtisseurs de cathédrales et des sculpteurs en particulier est fausse. Au XII^e siècle, les sculpteurs gravaient habituellement leurs noms au-dessus ou en-dessous de leurs oeuvres. Les inscriptions sont d'ailleurs nombreuses ainsi qu'en témoignent les photos du livre de Jean Gimpel.

On trouvera dans ce livre des détails savoureux sur l'époque, ses coutumes, ses habitants.

Mais cette époque eut une fin abrupte due à la baisse de la foi dans le peuple, aux difficultés économiques et politiques, à l'évolution du monde, à une nouvelle organisation du travail.

Le livre de Jean Gimpel a le mérite d'être un ouvrage historique et scientifique de première valeur où le côté humain de toute cette période de trois siècles n'est jamais oublié.

J.-G. P.

L'empreinte sacrée du Bouddha, E. F. C. LUDOWYK, traduit de l'anglais par Solange de Lalène, Paris, Plon, 1958, collection "D'un monde à l'autre", 284 pages, 1650 francs.

Pour le lecteur nord-américain, lire l'histoire de Ceylan est un acte divinement arbitraire et gratuit. Pourquoi ne pas lire, plutôt, l'histoire du Bengale, du Siam ou de la Birmanie? Non pas qu'il s'agisse là, dans son ensemble, d'un sujet dépourvu d'importance et ne devant pas nous intéresser. Bien au contraire. Mais la curiosité est d'abord connivence, complicité avec son objet. Malheureusement, l'histoire des pays de l'Asie du sud semble avoir suscité jusqu'ici plus de spécialistes que de curieux. Or il arrive que l'histoire politique, sociale et artistique de Ceylan fut profondément marquée par le bouddhisme. Bien plus, la grande île est sans doute la région du globe où le bouddhisme est à l'heure actuelle le plus florissant. Et ceci est précisément une

autre histoire. Car on ne refuse guère au bouddhisme l'honneur des toutes premières places parmi les quelques grandes tentatives d'élucidation qui marquent l'histoire tout court. Jacques Maritain dixit.

Le propos de l'Auteur est de retracer l'histoire de Ceylan depuis la période mythique jusqu'aux temps modernes en insistant particulièrement, comme il se doit, sur l'influence bouddhique. Il le fait de façon un peu confuse, mais son enthousiasme et sa sincérité sont réjouissantes. Il faut retenir particulièrement les chapitres consacrés au Bouddha lui-même et à la naissance de sa doctrine. Quelques-unes des illustrations sont belles.

A. B.

Sein, l'île des trépassés, par S. RICHARD et LOUIS LE CUNFF, Paris, Editions André Bonne, 1958, 212 pages.

On raconte que Merlin l'Enchanteur y est né. Que l'île a été rattachée au continent, avant les engloutissements successifs de l'Atlantide et du royaume d'Ys. Située à l'extrême pointe de la péninsule bretonne, l'île de Sein compte 1200 habitants: la terre est réservée aux femmes, la mer aux hommes. Les femmes cultivent quelques légumes dans des jardins miniature et rocailleux. Les hommes font la pêche. Le revenu moyen de chaque Ilien est d'environ 7,000 francs par an. Ils sont tous exemptés de l'impôt.

La mer menace constamment l'île et les pêcheurs risquent souvent leur vie. Les vieilles traditions folkloriques et populaires y sont jalousement conservées et le culte des trépassés compte avant toute chose.

L'ouvrage, que rehaussent de belles photographies, comporte beaucoup de détails sur les habitants et leur vie, sur l'île, son histoire et ses légendes.

J.-G. P.

L'Heure, de WALTER LEWINO, Paris, Denoël, 1959, coll. "Champ libre".

Nous sommes à Paris au début de février: quelque chose d'insolite et d'irréductible se passe, ou du moins semble se passer; un climat bizarre tissé à la fois d'attente douloureuse et d'irrationnel enveloppe la grande ville: il y a du drame dans l'air, des cadavres dans la rue, des survivants pittoresques qui profitent de la catastrophe pour vivre enfin leur personnage refoulé: un vieil artiste accroche sa toile au Louvre aux côtés des Rubens...

Ceux qui ont survécu par hasard à la terrible secousse qui a fait de Paris un cimetière pittoresque, selon un instinct grégaire foncier (ou est-ce la loi du plus fort?), tentent une organisation sociale logique et hiérarchique, et se butent comme toujours à des prétentions individuelles restreintes: en

plus de rencontres insolites, de détails particuliers, de situations spéciales, il y a quelques scènes intéressantes et une histoire d'amour inévitable.

De quoi s'agit-il au juste dans ce roman, le premier je crois de l'auteur? Il n'y a pas trame suffisante du côté social pour en faire un roman politique: nous n'y retrouvons pas le climat habituel des livres d'anticipation; mais son contexte le sort des sentiers battus du roman d'aventures, ou du roman de genre; sa psychologie est trop sommaire pour prétendre au roman d'intériorité; il y a bien une aisance d'écriture, un humour rudimentaire, une possibilité dramatique prometteuse: mais nous dirions qu'il s'agit ici d'un Kafka sans génie.

G. R.

Bonheur des rebelles, JEAN SULIVAN, Paris, Plon, 1959.

Les dix nouvelles que condense le *Bonheur des rebelles* de Jean Sullivan pivotent autour du thème clef de l'amour. Avec cette différence que l'amour chez ses personnages devient sujet à rébellion. Plusieurs nouvelles illustrent cette thèse: il est difficile de faire du bien sans faire du mal.

Telle cette dame d'oeuvres, respectable, qui sous couvert de charité tyrannise ses convertis; ou ce vieux juge retraité qui, en ouvrant la porte à tous les gueux, parce qu'il a enfin compris la justice, scandalise tout le quartier.

Si le bien de ces personnages est discuté, il leur est aussi difficile d'être heureux sans produire le scandale du faible. Tel ce beau-fils qui profite du corbillard de sa belle-mère pour visiter Paris; ou cet ami qu'on croyait héros national et qui avait tout simplement préféré être libre, donc heureux.

Quelques nouvelles (peu nombreuses) tombent dans le lyrisme du sentimental; elles nous permettent de mieux goûter les autres.

Gh. G.

Sentence le 21..., roman de L.-R. PARADIS, Editions Beauchemin.

Malgré de grosses fautes de français et une écriture bâclée, malgré une fin qui tombe dans le moralisme à deux sous, ce roman sur la délinquance juvénile présente un certain intérêt. Le petit monde où se déroule l'histoire est coloré, vif et touchant en dépit de sa brutalité. Certains personnages sont

bien découpés dans cette réalité montréalaise que les romanciers n'ont pas encore épuisée. L'auteur a le sens du raccourci, du portrait rapide, du dialogue. Il pourra, s'il soigne davantage sa façon d'écrire et la structure de son prochain roman, donner autre chose qu'un vague schéma.

J.-G. P.

Vent de sable et requins, FREDDY TONDEUR, Paris, Librairie académique Perrin, 1958.

Comme le dit ou ne le dit pas le titre, voici un carnet de voyage des routes du sable et du vent. L'auteur ne sait pas écrire, mais les fervents de pêche

sous-marine auront, à la lecture, de quoi aiguiser leur jalousie et leurs harpons.

J. G.

Michel van Schendel

Poèmes de l'Amérique étrangère

Aux Éditions de l'Hexagone

C. P. 31, — Station N, — Montréal

et dans toutes les librairies — \$1.00